

« Penser l'événement »

J'ai emprunté mon titre à celui d'un recueil d'articles d'Hannah Arendt. Pour elle, l'événement est le foyer même de la pensée.

Le moment où Freud s'est rendu compte que la plupart des scènes dont se plaignaient les hystériques étaient des fantasmes et non des faits réels, a été déterminant. Il a ainsi découvert l'inconscient, mais il a aussi cessé de s'intéresser aux événements pour se concentrer sur la vie intérieure et son organisation. Dès lors, il a cessé de mettre les dysfonctionnements psychiques en relation avec les expériences de la vie, pour s'occuper seulement des conflits internes. Depuis ce tournant, la psychanalyse n'a plus pris en compte le monde particulier dans lequel chacun se trouve plongé, ni le contexte où se déroule son existence, mais s'est employé à construire un sujet universel.

Je propose un cas assez simple et même banal, où l'événement a toute son importance, et qui permet de réfléchir sur la nature des symptômes, leur signification, et leur relation avec le traumatisme.

« *C'est grave, Docteur ?* », me lance Romain à la fin de notre première rencontre. « *Est-ce que vous pouvez faire quelque chose pour moi ?* »

Je lui réponds à peu près ceci : « *Votre problème est surtout la conséquence d'un choc affectif qui a bouleversé votre vie. Il vous faut trouver un nouvel équilibre et je suis convaincu que vous allez y arriver* »

Je le dis d'autant plus volontiers que je me suis formé de lui un jugement favorable : il est dynamique, ouvert, coopératif et désireux de se sortir de cette mauvaise passe. Il se sent en panne, alors qu'il est dans la pleine force de la jeunesse, il a environ 25 ans mais son aspect est encore très juvénile. Il est beau garçon, de physique méditerranéen, le visage illuminé par un grand sourire. Son physique, il le tient de son père qui vient d'un pays latin alors que sa mère est d'origine slave. Il est donc le fruit de l'union des contrastes !

Sa mère avait pris le premier contact, et l'avait présenté en quelques mots : il a des « hauts et des bas » à son travail depuis la mort accidentelle de son frère aîné, il y a deux ans. Ce frère était marié et avait 2 enfants. Le drame a bouleversé toute la famille. A ma demande, Romain me téléphone ensuite lui-même pour prendre rendez-vous.

J'avais à la fois raison et tort d'être optimiste. Son problème s'est révélé plus coriace que je ne pensais. Il pouvait constituer un handicap dans son travail et dans sa vie affective. Pourtant à long terme, mon pronostic était justifié.

« Ta psychothérapie ne te sert à rien »

Romain est « commercial » dans une multinationale alimentaire. Comme tous, Il doit débiter par le bas de l'échelle, ce que son orgueil supporte mal. En outre, son secteur d'intervention étant situé loin de Lille, il est seul pendant la semaine. Il a fait de bonnes études, qui ont commencé par un I.U.T. dans sa région d'origine, la Champagne. Puis il est venu compléter sa formation par un master à Lille où il a connu sa copine, avec laquelle il vit.

Lors des premiers entretiens, nous faisons un tour d'horizon sur les troubles dont il souffre, la composition de sa famille, son travail. Aucun élément ne m'inquiète, et je suis confiant dans les résultats de notre collaboration.

Je pense qu'il a besoin qu'on l'aide à entrer dans la vie d'adulte, à changer de statut, ce passage est rendu difficile dans notre société par la disparition des rites d'initiation, le dernier en date, le service militaire ayant été supprimé récemment. Pour Romain, la situation s'est compliquée par la mort de son frère Eric, son aîné de 8 ans qui lui servait de modèle et de repère. Il nous faudra donc réfléchir à ce que représentait ce frère et tout le pan de sa vie qui lui était associé et auquel il devra renoncer. Voilà comment je m'imaginai le déroulement de la cure, tout en sachant que rien ne se passe jamais comme prévu !

Au fil des séances, il complète petit à petit le récit de sa vie, il parle de lui sans réticence. Il ne sait pas grand chose de la psychanalyse et attend que je le guide et lui donne des pistes de réflexion. Il s'observe, décrit inlassablement avec une minutie de détails les deux états dans lesquels il se trouve successivement, ses symptômes en quelque sorte.

Le travail, la famille occupent une grande place dans son discours, plus que sa relation de couple, qui semble ne pas poser de problèmes. Je formule des hypothèses, à partir des éléments qu'il m'apporte, sur ce qui peut être en cause dans son état, et souvent je lui en fais part. Il acquiesce mais je suis obligé de constater que rien ne change vraiment. Sa copine fait le même constat : « *Ta psychothérapie ne te sert à rien* ».

Il m'a semblé intéressant de proposer à la réflexion les interprétations de cette résistance imprévue.

Il connaît donc une alternance de deux états qui se succèdent inéluctablement tous les 8-10 jours environ : soit il est en pleine forme, rien ne lui résiste, il affronte toutes les situations, même les plus difficiles et les plus délicates, il tient sa place au milieu de ses collègues, de ses amis. Il se sent digne des valeurs auxquelles il croit. Il y a deux personnes en lui, l'une qui fonce et l'autre qui a peur. Quand il a peur, il fuit la situation, et arrête de vivre. Il éprouve de la honte à se laisser aller comme ça, et il vit cette défaillance comme une lâcheté. « *Vous faites le mort* » lui ai-je dit un jour, mais cette intervention qu'il a validée, n'a pas eu beaucoup d'effets. Impuissance et toute puissance. Cyclothymie à rotation rapide ! Il tombe, se relève, tombe à nouveau puis se relève etc...

Un enfant gâté ?

Dans l'enfance, il lui arrivait déjà de faire monter le thermomètre pour ne pas aller à l'école les jours où ça ne lui convenait pas. Sa mère s'y laissait prendre.

Puisque c'est elle qui a fait la démarche, il était permis de penser qu'elle le couvait encore un peu trop. C'est possible, mais son intervention marquait aussi combien le drame de la mort de son fils aîné avait ébranlé toute la famille, et combien elle était inquiète pour l'avenir du fils qui lui restait. Elle lui téléphone tous les jours, c'est vrai. Cependant cette femme n'était pas collée à ses enfants, car elle a toujours travaillé et donnait ses deux fils en nourrice à sa belle sœur.

Romain reste très attaché à son enfance et accepte mal par exemple que ses parents vendent la maison où il a vécu jusqu'à 20 ans. Il reconnaît qu'il a été un

enfant gâté, peut-être épargné par les difficultés de la vie.. La mort de son frère renforce cette impression, il se sent même coupable d'être encore vivant et de prendre sa place. Il rêve qu'un ami imaginaire de son frère lui donne une photo où ils sont ensemble. Lors d'un autre rêve, il transporte son frère qui doit subir une opération, pour le sauver. Les rêves ponctuent l'alternance des deux phases : selon le contenu joyeux ou triste du rêve, il sait s'il va passer d'un état à l'autre.

Rien n'est plus dur pour une mère que de perdre son enfant. Romain est désemparé par le chagrin de sa mère qui a dit à un moment donné : « *Ma vie n'a plus de sens* », mais n'est-ce pas normal ? Ne se fait-elle pas suffisamment de soucis pour l'autre frère, celui qui est en vie ?

Le grand frère

Il voulait l'imiter, prenait conseil auprès de lui qui était sa référence. Dans sa famille comme à son travail, Romain évolue dans un univers d'hommes, où l'on s'intéresse au sport, au commerce, à la compétition. Gâté peut-être mais pas dans les jupes de sa mère. Plutôt inhibé par un grand frère en avance sur lui en raison de leur écart d'âge de 8 ans. Chaque semaine, ils se téléphonaient longuement. Ils avaient beaucoup en commun. Le travail d'abord, puisque Romain est entré dans la même société que son frère, ce qui ne facilite pas les choses. En effet, ses « chefs » ont connu son frère. Ils ont vécu aussi ce drame. Romain peut donc assez facilement prendre cette épreuve pour excuse à ses défaillances professionnelles. Comme lui, son frère était très attaché à la famille. Ils faisaient tous deux beaucoup de sport, jouaient ensemble au tennis où Romain était un peu meilleur qu'Eric. Intellectuellement aussi, Romain surclassait son frère, ce frère qui n'avait que bac plus 2, tandis que lui a bac plus 5. Mais Eric était plus à l'aise en société, Romain plus timide. Bref, son frère était un repère par rapport auquel il se situait, en plus ou en moins. Il y avait entre eux un mélange de rivalité et d'admiration, et toujours une émulation. La disparition du support que représentait son frère laisse un grand vide. Ce besoin d'appui sur un modèle est plus fréquent aujourd'hui à une époque où la vie en commun n'est plus réglée par des coutumes admises par tous, chacun doit aller puiser, comme dit Legendre, au self service normatif pour se constituer un guide pour vivre. Chercher tout seul un modèle fragilise cependant plus que l'intériorisation de normes par initiation. D'ailleurs, un jour il m'a dit qu'il enviait un ami musulman qui a la chance d'avoir pour se conduire dans la vie des règles simples (trop simples parfois !)

Le commerce. Est-il taillé pour ça ?

La mère de Romain s'inquiète surtout pour le travail. Elle craint qu'on le licencie ou que sur un coup de tête, il démissionne. C'est surtout sur ce terrain que sa fragilité se manifeste. Elle peut se résumer à une question d'image.

Soit il a de lui une bonne image et alors il aborde tout ce qu'il fait avec confiance, il est combatif et courageux.

Soit il se sent nul, et il est alors totalement impuissant. Il est un légume, reste cloîtré dans sa chambre, en survêtement, pas rasé ni lavé, hagard devant la

télévision. Il ne peut plus rien faire, paralysé, obligé d'attendre que la crise soit passée avant de pouvoir refaire des projets, prendre des rendez-vous. Cela a aussi des conséquences sur sa vie privée car l'impossibilité de prendre quelque engagement que ce soit agace sa copine. En effet, il n'est jamais possible de prévoir à l'avance des soirées avec les amis, des sorties, des voyages, des vacances, car s'il n'est pas en état, il n'ira pas. On ne peut compter sur lui car il dépend lui-même d'une fatalité sur laquelle il n'a aucune prise. Mais si dans sa vie personnelle, il a une certaine latitude pour se protéger, il n'en est pas de même dans le travail où il y a des impératifs et des contraintes avec lesquelles il ne peut pas tellement jouer. C'est pourtant ce qu'il fait en jouant à cache cache avec son chef. Dès le début, je lui ai demandé d'éviter de « s'emberlificoter » dans ses mensonges. Plus tard, je lui ai même conseillé de prendre plutôt un arrêt de travail quand il est dans le trente sixième dessous, pour que ce soit plus clair pour tout le monde. Mais il a tellement honte de son état qu'il ne veut pas que quiconque s'en aperçoive. Têtu, il n'en fait qu'à sa tête. Il parvient à faire son travail et à force de contorsions, il retombe sur ses pieds. C'est d'ailleurs ce qu'il a toujours fait. A l'école : élève brillant, il ne travaillait pas et passait de justesse.

Pourtant je ne pense pas qu'il agit de cette manière pour manipuler les autres et tourner les règles à son avantage. Si dans les moments de crise, il ne fait pas son travail, c'est parce qu'il s'en sent incapable. Seulement il ne veut pas que ça se voit, il ne veut pas que ça se sache. Il s'arrange pour se débrouiller seul avec son problème. Il ne fait donc pas cela pour en tirer un bénéfice. Il le fait pour ne pas montrer ses défaillances et pour garder auprès de sa hiérarchie une image de professionnel efficace et compétent, de façon à préserver son poste et son avancement.

Pour parvenir à ses fins, il a tendance à faire jouer la corde affective et donc à mélanger les sphères privée et publique.

Je me suis demandé s'il était armé pour faire ce boulot. Peut-être sa sensibilité constituait-elle un obstacle dans un travail qui est quand même une guerre, pacifique certes, mais une guerre quand même. La compétition, la concurrence sont au cœur de ce métier. Pourtant il aime la compétition. Au tennis, dit-il, « *je suis un tueur* ». Peut-être le reste t-il une semaine sur deux, tandis que l'autre semaine il s'effondre. Son cas m'a parfois fait penser à Hamlet, qui ne peut tuer son beau père Claudius, meurtrier de son père, car il se reconnaît en lui.

Au moment où nous avons évoqué un éventuel changement d'emploi, il avait pensé qu'il aurait pu être policier. Il aime faire respecter la loi. Il se voit volontiers en justicier et redresseur de torts. Surtout sur la route, il fustige les chauffards. Au procès, le type qui a brûlé la priorité à son frère et causé sa mort, était tout penaud. Il n'a pas pu lui en vouloir, ce qui sans doute lui aurait fait du bien.

L'autorité

Romain avoue qu'il a des problèmes avec l'autorité. Il pense même que l'armée lui aurait fait du bien. Le jour où il a présenté son mémoire, l'un des profs l'a « descendu », l'autre est arrivé en retard, lui a posé une question en rapport avec ce qui avait déjà été dit. Romain lui a rétorqué : « *Si vous étiez arrivé à l'heure, vous ne m'auriez pas posé cette question* », ce qui était un peu « culotté » de sa part. Il a du passer une session de rattrapage. Ses difficultés ont commencé quand il est venu faire ce master à Lille. Il quittait la maison familiale et sa mère pour la

première fois Le groupe d'étudiants était déjà constitué, il y a eu un certain ostracisme à son égard, il s'est senti exclu. Ce n'était pas la première fois. En primaire, on le traitait de « bronzé » en raison de son origine méditerranéenne. C'est le motif pour lequel la relation avec son père est plus distante tout en n'étant pas mauvaise, car il lui ressemble. Son père est commerçant, et il a bien réussi dans son domaine. Il a un caractère nerveux, bagarreur, colérique, et veut toujours avoir raison (comme Romain, qui est entêté). Il a aussi des « crises ». Ce sont des migraines qui durent quelques jours et cette périodicité n'est pas sans évoquer les crises de Romain. Le père a 3 frères mais sa famille est dispersée. Elle ne forme pas comme la famille maternelle une petite communauté homogène.

La famille maternelle occupe plus de place dans la mesure où elle est réunie en un même lieu autour de la grand mère qui est morte peu après Eric.. Cependant cette vie familiale n'exclut pas les conflits, les bouderies, les fâcheries, d'autant que la mort de la patriarche a engendré des problèmes d'héritage. Il s'en est suivi une rupture durable entre la mère et l'oncle de Romain. Cela a beaucoup affecté Romain, qui s'est efforcé de jouer les bons offices. Il a fait des démarches auprès de son oncle, c'est dire combien il prend à cœur cette réconciliation.

Retour à l'évènement

Il y a deux façons de considérer les choses. Soit on pense que le sujet est en difficulté en raison de sa constellation psychique singulière, de ses conflits, de ses fantasmes, de sa chaîne signifiante inconsciente... Soit au contraire, on met l'accent sur la nature de l'évènement, son potentiel traumatique.

Sans l'avoir décidé vraiment, j'ai plutôt emprunté la première voie, celle de Freud privilégiant le fantasme par rapport au traumatisme. Il ne manquait pas d'éléments en faveur d'un Œdipe mal résolu, on en trouve toujours ! Une idéalisation de sa mère et un attachement excessif à celle-ci, à l'opposé une dévaluation du père qui apparaît comme un personnage secondaire, l'obligeant à trouver une identification compensatoire chez le frère aîné, celui dont la mort a provoqué les symptômes.

C'est en quittant la maison familiale pour faire son master qu'il a commencé à se sentir mal, même s'il met ce malaise en rapport avec un sentiment d'exclusion. Cet ostracisme, il l'avait déjà éprouvé au début de sa scolarité, donc au moment de la première séparation. On l'appelait « le bronzé ».

L'existence d'un frère beaucoup plus âgé peut être encombrante. Romain a pu être capturé par l'image de ce dernier qui réalisait ce qu'il était encore bien incapable de faire. De là à être prisonnier de ce modèle, il n'y a qu'un pas. Et bien sûr d'être désemparé de sa disparition. On pourrait penser qu'il y avait un vœu inconscient de mort, et que la mort est venue réaliser, engendrant une grande culpabilité et des symptômes. Rien ne m'a permis de confirmer cette hypothèse. Par contre, il y a comme souvent une culpabilité d'être resté vivant : « c'est moi qui aurait du mourir ».

Le rapport avec le père est plus difficile à cerner. Comme je l'ai dit, Romain tient de lui son apparence méditerranéenne, qui l'a fait souffrir. Peut-être aussi tient-il de lui un caractère colérique, bagarreur, et des crises qui chez son père étaient des migraines tandis que chez lui ça prend la forme de phases de torpeur et d'abatement. On pourrait faire l'hypothèse que sa relation avec son père s'est

manifestée par un refus de son autorité avec comme corollaire un caractère entêté et rebelle.

Cependant ce n'est pas tellement le personnage maternel ou paternel qui est en cause mais la structure des deux familles. La famille maternelle forme une petite communauté assez unie, qui vit au même endroit, avec des valeurs fortes, qui font autorité. La famille paternelle est dispersée, ce qui fait du père un individu isolé et moins influent.

Toutes ces interprétations n'ont pas fait avancer la résolution du problème d'un iota. Cela nous a permis de rester dans un climat de recherche, c'est à dire d'action et non pas d'attente et de passivité. Il a gardé son travail, il est toujours avec sa copine même si je perçois chez celle-ci des signes d'impatience.

Je suis étonné après coup de n'avoir pas prêté plus attention au deuil lui-même, à la manière dont cette période a été vécue, l'état émotif dans lequel il s'est trouvé à ce moment là. Comme je l'ai dit, je me suis intéressé plutôt à ce qu'il était avant le drame pour comprendre les effets de celui-ci. Avec cette orientation du travail, nous en étions au même point que deux ans auparavant. Il subissait toujours d'une manière aussi implacable ses rechutes.

Traumatisme et répétition

Jusqu'au jour où j'ai été frappé par le caractère répétitif, automatique, mécanique de ses troubles. Il était pris dans un mouvement pendulaire et devenu une marionnette. Cette constatation m'a ramené vers le traumatisme lui-même. Nous avons parlé longuement de la période du drame. Il s'était passé exactement ce qui se répète depuis inlassablement. Tout d'abord, il avait réagi avec beaucoup de sang froid, prenant des initiatives, alors que les autres étaient sidérés et plongés dans le désarroi, incapables d'agir. Lui, le timide, avait insisté pour parler au cours de la cérémonie des obsèques Et puis brusquement il s'était effondré à son tour.

Il faut dire un mot de la manière dont a été sanctionné l'accident. Rappelons que son frère était en moto. Un autre motard lui a refusé la priorité et l'a renversé. Il ne l'avait pas vu, c'était dans une côte. Le procès a confirmé la responsabilité de l'autre motard. Romain qui a assisté au procès, raconte qu'il n'a pas pu lui en vouloir. Il ne peut ni pardonner, ni se venger, sentiments qu'il n'a pu ni exprimer, ni agir. Il est donc figé entre la vengeance et le pardon. Cette passivité est pathogène. L'impossibilité d'agir se convertit en pensées de rumination et en actions stériles, comme se poser en justicier de tous ceux qui commettent des infractions.

L'accident a provoqué ce que Freud nomme de l'effroi pour l'opposer à la peur et à l'angoisse. La peur est ce que l'on ressent devant un danger réel et un objet déterminé. L'angoisse constitue une préparation à un danger hypothétique. L'effroi est le sentiment qui surgit en face d'un danger auquel on n'était pas préparé ; l'accent est mis sur la surprise. Ce choc provoque une métamorphose, un changement, mais ceux-ci ne débouchent sur rien. Faute de pouvoir « *penser l'événement* », le sujet reste sous l'emprise d'une répétition incoercible.

L'absence de prise sur ce qui lui est arrivé est quelque chose de douloureux et il en ressent les conséquences comme une faiblesse et une humiliation qu'il veut cacher. C'est sans doute la raison pour laquelle il ne veut pas prendre de

médicaments comme je le lui avais suggéré, pour enrayer cette automaticité.

Il est donc marqué par ce choc, fixé au moment du drame. Le choc du réel l'a tétanisé, l'empêchant de poursuivre sa vie telle qu'elle se déroulait, plutôt bien.

Qu'est-ce qu'un traumatisme et pourquoi a-t-il pour conséquence un automatisme de répétition ?

Freud avait abandonné l'étiologie traumatique au profit du fantasme, je l'ai dit au début de ce texte. La question du traumatisme et de sa place pour le sujet revient en force avec le problème de la répétition. En effet, les cures piétinent, leur efficacité diminue. Le déchiffrement des symptômes, des fantasmes et des formations de l'inconscient en général rencontre des limites. Les analyses butent sur cet obstacle irréductible qu'est l'automatisme de répétition.

Freud met alors dans le même panier les traumatismes, les jeux des enfants, le transfert etc... Ces phénomènes sont disparates et ne peuvent être mis sur le même plan. Or, il les attribue tous à la pulsion de mort, notion on ne peut plus générale et abstraite. Le même schéma explicatif est utilisé : l'événement lui-même, imprévisible, non contrôlable et extérieur au sujet, est évacué et c'est un mécanisme interne au sujet, la pulsion de mort, qui vient expliquer ce qui pourtant est le plus extérieur, le trauma.

L'événement est un fait. La compréhension d'un fait n'est pas immédiate. Il vient troubler notre quiétude, nous réveille et nous oblige à réagir. On peut oublier, refouler et cela suffit parfois pour assurer notre tranquillité. On peut aussi avoir recours à des explications toutes faites et l'on range ce qui est nouveau dans des petites cases préétablies. Quelquefois, on ne peut ni oublier, ni rattacher la nouveauté à du déjà connu. C'est peut-être là que se produit la répétition. L'événement est impensable, le sujet est tétanisé par le choc, comme possédé par une fatalité démoniaque.

Ferenczy s'est beaucoup penché sur la question du traumatisme en tant que tel. Le traumatisme, écrit-il, provoque « *une menace d'anéantissement du moi* », ce qui a pour conséquence « *un clivage du moi* » : une partie reste adaptée et en éveil mais sans rien sentir, l'autre, la partie sensible, disparaît.

La discussion pourrait se situer autour de deux axes :

Soit l'on considère que la répétition est un symptôme à déchiffrer. Dans le cas présent, on estime que la relation de Romain avec son frère, sa mère, son père étaient problématiques. Le problème est devenu apparent et évident à la mort de son frère. L'événement est secondaire. Il n'a fait que révéler les conflits en cause. Le problème était déjà là. Il y a une organisation psychique avec des nœuds, certes, qu'il faudra dénouer par des interprétations. La méthode des associations libres est le moyen essentiel du travail. Elle peut retrouver ce qui se reproduit car cela existe déjà. Les réminiscences des hystériques, les rituels obsessionnels sont des reproductions, non des répétitions.

Soit l'on prend en considération la répétition en tant que telle, comme phénomène différent du symptôme et indépendant de lui. La répétition comme automatisme qui ne renvoie à aucun contenu refoulé, mais à une mise en scène de

conduites qui se succèdent inlassablement.

Dans le cas de Romain, la répétition pourrait s'entendre comme une hésitation entre deux tendances. L'une à refuser l'événement qui dérange tout un monde dans lequel il avait ses repères, une certaine vision, des illusions aussi. L'événement remet en question ses certitudes. L'autre tendance accepte le changement, qui demande du nouveau, mais Romain est incapable d'élaborer cette nouveauté. La répétition requiert de l'analyste une autre implication que l'écoute des associations libres. Il doit aider le sujet à penser l'événement, l'aider à changer la perception qu'il a de lui-même et du monde, là où rien n'était préparé pour cela.

D'une façon schématique je dirais que le symptôme renvoie à l'ancien, tandis que la répétition demande du neuf.

« Le Romain que j'ai connu est mort »

Romain pense aussi qu'il est pour quelque chose dans ce qui lui arrive. Il pense qu'il n'est pas à la hauteur de la situation, qu'il est trop faible pour surmonter une épreuve qu'habituellement les autres parviennent à dépasser.

Je lui ai dit que la mort tragique de son frère est d'abord un coup du destin, qu'il n'y est pour rien.

Cet événement ne lui cause pas seulement un grand chagrin, il change aussi le cours de sa vie, et il est absolument indispensable qu'il en prenne la mesure. Ce changement nécessite de sa part un grand effort de repositionnement. Il lui faut reconsidérer toute sa vie sous un autre angle, en raison de l'importance qu'avait son frère : il était son coéquipier, son confident, son mentor, son adversaire au sport. Cette relation n'était pas à mon sens pathologique. Ce n'était pas l'effet d'une rivalité excessive, ni d'un complexe d'Oedipe mal résolu. Cependant, la disparition brutale et tragique de son frère laisse un vide qui rend cet événement éminemment traumatisant et explique qu'il ait entraîné un tel automatisme.

Pour qu'il sorte de cette répétition, il faut donc qu'il fasse bien la part de la fatalité extérieure qui l'a frappé. Il faut ensuite qu'il comprenne qu'il doit se resituer complètement dans sa vie, modifier son regard sur lui et son entourage. Comme le dit sans ménagement sa copine, et évidemment pour s'en plaindre : *« Le Romain que j'ai connu est mort »* ! Il faut donc qu'un autre Romain advienne.

Mai 2010

Christian Lelong